

## LETTRES D'ITALIE<sup>1</sup>.

---

A MONSIEUR LE COMTE GOBLET, D'ALVIELLA.

---

### VI

MON CHER AMI,

J'assiste aux débats de la Chambre des députés. Notre obligé secrétaire de légation, M. Le Ghait, m'a procuré une carte pour la tribune diplomatique, ce qui me permet d'y aller tous les jours et d'y rencontrer les ministres étrangers. La Chambre siège au palais du Monte Citorio. Dans la cour de ce palais on a construit une vaste salle sur le modèle de l'ancienne Chambre des députés de France, seulement dans des proportions plus vastes. Les tribunes sont grandes, mais beaucoup trop élevées; on y entend très-mal. Le public avec ou sans carte n'a que fort peu de place. Les députés ne peuvent obtenir une carte d'entrée qu'un jour sur deux. Une vaste tribune est réservée exclusivement aux officiers. C'est une preuve de la sympathie qu'inspire l'armée; mais cela me paraît malentendu pour plusieurs motifs. Est-il prudent d'entraîner les officiers dans les débats journaliers de la politique? N'est-il pas à craindre que si la lutte des partis devenait plus violente, la réunion de mili-

<sup>1</sup> *Suite.* Voir les livraisons des 15 janvier, 15 février, 15 mars et 15 avril 1879.

taires d'opinion différente, au foyer même du combat politique, ne donnât lieu à des querelles, à des duels ?

Les journalistes et les « reporters » occupent tout un côté des tribunes. On a bien traité le quatrième pouvoir. Le palais lui-même, avec ses immenses escaliers, ses grands corridors, ses vastes salles, offre aux députés toutes les aisances imaginables : au rez-de-chaussée, des appartements pour leur correspondance ; au premier, les salons de la présidence et les salles de lecture ; au second, une vaste bibliothèque très-bien tenue et où tout est disposé pour le travail. Beaucoup de députés, qui n'ont à Rome qu'une chambre, passent leur journée et leur soirée jusqu'à minuit dans le palais du Monte Citorio. Pour y vivre comme on peut le faire dans le palais du Parlement à Londres, il n'y manque qu'un restaurant.

Deux salons communiquant directement avec la rue sont réservés pour les personnes qui désirent parler à un député. Des imprimés sont préparés pour avertir M. le député un tel qu'un tel désire le voir. On remplit les noms, on remet le billet à un des huissiers qui va porter le papier au député désigné. Ces salons d'attente sont toujours remplis de monde ; des ouvriers, des militaires, des dames, des prêtres. Quoique le parquet soit couvert d'un tapis, on y fume, le chapeau sur la tête, et les pieds crottés y apportent beaucoup de boue. Le tapis est un luxe inutile. Il y a ici, comme trop souvent ailleurs, défaut d'économie. Une natte suffirait. Les Italiens auraient en ceci de bons exemples à prendre en Prusse et en Autriche. On ne peut être assez économe des deniers publics, surtout dans un pays où l'impôt écorche les populations jusqu'au sang.

Les orateurs parlent de leur place. Presque tous ceux que j'ai entendus s'exprimaient facilement, correctement, mais non sans longueurs. Les membres écoutent leur collègue avec une tolérance et une patience parfaites. La discussion à laquelle j'assistais était très-émouvante. Les passions devaient être excitées. Le sort du ministère Cairoli était en jeu. Néanmoins, les interruptions étaient très-rares. Jamais

de rumeurs. Pas un mouvement d'impatience même quand on répétait la même chose pour la troisième ou la quatrième fois. Aucune chambre en Europe ne montre autant de longanimité; c'est exemplaire. Comment les tempéraments ardents du Midi n'éclatent-ils pas en gestes et en clameurs? Est-ce indifférence, ou politesse et savoir-vivre? Les partis n'étant pas nettement tranchés, les passions politiques ne sont pas très-vives. Un député m'explique que cette tolérance réciproque vient de ce que les membres de la Chambre se rencontrant constamment dans les salles de conversation, de lecture et dans la bibliothèque, des relations de camaraderie naissent ainsi de la familiarité naturelle aux Italiens. Cela émousse les angles et tempère les chocs.

J'entends de très-bons discours de Bonghi, de Minghetti, de Cairoli, de Zanardelli et de Mancini. Quant à Sella, il n'est pas orateur à la manière des autres. Le début est difficile. Il n'est pas abondant, mais clair et énergique. Sa parole forte et virile, d'une concision toute britannique, forme contraste avec la tonalité un peu molle « du doux langage d'Ausonie ». X Voici approximativement la force des différents partis ou plutôt des différents groupes. La droite compte environ 110 voix. Elle a pour chefs Minghetti et Sella, deux hommes du plus grand mérite, parlementaires exercés qui feraient grande figure même à Londres ou à Paris. Autour d'eux se groupent plus d'un homme éminent : Visconti-Venosta qui, à différentes reprises, a si habilement dirigé les affaires étrangères; Spaventa, Napolitain qui, après 1849, avait été jeté en prison par le roi de Naples avec Poerio. On se rappellera que, déportés en Amérique, ils s'emparèrent en pleine mer, lui et ses compagnons, du navire qui les transportait en Amérique et qu'ils débarquèrent en Angleterre, où ils reçurent l'accueil le plus enthousiaste; Lanza qui, jeune encore, a été plusieurs fois déjà président du conseil des ministres; Perruzzi, qui représente la nuance particulière à la Toscane; Berti, esprit net et bien pondéré, auteur de bons livres sur le procès de Galilée et sur Giordano Bruno, et parmi les nouvelles recrues, le marquis di Rudieri, grand propriétaire sicilien. Le centre,

ordinairement si nombreux, ne compte ici qu'une trentaine de membres. Il avait pour chef Cesare Correnti, intelligence élevée et fine, servie par de vastes connaissances. Depuis qu'il s'occupe moins activement de la politique, Mordini a pris sa place. Le centre n'a pas de programme spécial. Il se rapproche de la droite. La gauche est très-nombreuse, mais très-divisée. Sans les vingt républicains qui suivent Bertani, elle dispose d'environ 350 voix. Le groupe Cairoli en a 140, le groupe Nicotera 60, le groupe Depretis 90, et les fidèles de Crispi 20 à 30. Quelques hommes éminents, comme Mancini et Desanctis, ont une position particulière qui les rapproche du centre. x

En général, on se plaint des excès de l'esprit de parti. En Italie, ce qui manque, ce sont de vrais partis. Le régime parlementaire ne marche pas aussi bien qu'on pourrait l'espérer, parce que les partis ne sont pas assez nettement tranchés. Le gouvernement constitutionnel est essentiellement un gouvernement de partis.

Quand il y a, comme en Belgique, deux partis nettement opposés en présence, il en résulte que le ministère peut s'appuyer sur une majorité sûre et qui ne l'abandonnera pas. Lui refuser son vote serait une trahison. Il n'y a point de voix flottantes. On connaît au juste la force relative des deux armées. Une forte discipline s'impose. Le ministère peut exiger au nom de l'intérêt supérieur du parti le sacrifice des vues spéciales. Il gouvernera avec autant de suite et d'autorité que le ministre d'un roi absolu. Le cabinet restera au pouvoir tant que le corps électoral lui conservera la majorité. Il aura, pour la direction politique générale, un programme nettement défini, dont ses adhérents ne pourront s'écarter.

En Italie, il n'en est pas de même. Les influences personnelles et les convenances locales jouent un rôle prédominant dans les élections. Comme chaque parti n'a pas un programme, une *platform*, qui s'impose à tous, chaque candidat aura ses idées particulières en fait d'impôts, d'enseignement et de réformes politiques. Il s'ensuit que, suivant les ques-

tions soulevées à la Chambre, il se forme des groupements inattendus. Ainsi M. Jacini veut une large autonomie provinciale comme les républicains fédéralistes à la façon de M. Mario. Le cabinet Minghetti est tombé, parce que les Toscans, obéissant aux idées de l'économie orthodoxe, n'ont pas voulu que l'État exploitât les chemins de fer. Un cabinet n'est jamais sûr de sa majorité. Sans cesse elle est prête à se dérober. Chaque jour, il doit travailler à la refaire par des concessions, des transactions et des combinaisons. Le moindre incident produit une crise inattendue. Le chef d'un groupe se croit blessé d'un procédé même extra-parlementaire. Il boude et refuse les votes dont il dispose. Un autre groupe, cette fois local, réclame un pont, un chemin de fer ou une route. Il faut lui donner satisfaction ou il va grossir l'opposition, et le ministère tombe. La somme d'esprit, d'adresse, d'éloquence ou de souplesse qu'un ministère doit dépenser, pour durer un an, est inouïe. Le travail de la diplomatie est jeu d'enfant à côté de ceci.

L'instabilité des ministères est le fléau de la vie parlementaire. Il y a eu beaucoup plus de crises ministérielles qu'il ne s'est écoulé d'années depuis que le royaume d'Italie existe.

De cette instabilité résulte qu'un ministère ne peut jamais faire ce qu'il avait rêvé ou promis. A peine a-t-il commencé une amélioration, qu'il tombe. Le nombre de bonnes lois qui ont été votées est cependant très-grand. Cela prouve qu'au Parlement italien on ne perd pas son temps, comme cela a lieu souvent dans d'autres pays.

Les Italiens se plaignent parfois que leur Chambre soit pauvre en hommes distingués. C'est à tort. Il y en a plutôt trop. Il s'y trouve au moins une soixantaine d'anciens ministres qui peuvent espérer le redevenir. Ils forment autant de prétendants dont il faut ménager la très-légitime ambition.

En Belgique, où la discipline des partis embrigade, jusqu'au dernier, tous les représentants en deux camps nettement marqués, le mécanisme parlementaire marche très-correctement, mais nous payons cet avantage par la pauvreté

du programme politique. Tout ce qui ne se rapporte pas à la lutte du libéral contre le clérical intéresse peu. Dieu me garde de rapetisser les proportions de cette lutte. C'est la plus grave de notre époque, d'autant plus qu'elle prend déjà et prendra de plus en plus et partout un caractère religieux, qu'on le veuille ou non ; car l'idée religieuse est au fond du débat. L'Allemagne, la France et l'Italie nous suivent dans cette voie. Mais la grandeur même de la lutte rend indifférent à tout ce qui n'est pas elle. De là une impuissance inouïe d'accomplir des réformes ordinaires. Le levier indispensable pour vaincre la routine manque. Je citerai un exemple. Depuis des années, les universités de l'État réclament des améliorations reconnues indispensables et surtout, un meilleur mode de recrutement des professeurs. Les recteurs rédigent à ce sujet mémoires sur mémoires, rien ne se fait.

L'exemple de l'Italie permet donc de considérer comme une vérité acquise à la science politique que des partis nettement tranchés sont indispensables à la marche régulière du régime parlementaire. D'autre part, l'existence de ces partis offre aussi bien des inconvénients. Qu'en conclure, sinon que gouverner les hommes est chose bien difficile. Bonghi me disait récemment, en parlant du système parlementaire : Et songer que c'est là ce que les hommes du XIX<sup>e</sup> siècle ont encore trouvé de mieux.

— M. de Noaille a l'extrême prévenance de m'offrir l'occasion de rencontrer chez lui M. de Lesseps, de passage à Rome. L'ambassade de France auprès du Roi occupe le palais Farnèse. En fait de monuments modernes, je ne connais rien d'aussi beau que cette œuvre de Michel-Ange. C'est admirable de simplicité, de grandeur, de puissance, comme les temples de Pestum. Tout est parfait. Chaque architecte devrait avoir sous les yeux la reproduction de cette merveille, non pour la copier, mais pour se pénétrer de ce qui constitue le beau en architecture, je veux dire la proportion, l'harmonie des lignes, la sobriété de l'ornementation. La cour Farnèse est, selon moi, bien autrement belle que celle du Louvre.

La réception en petit comité a lieu dans la galerie d'Annibal Carrache. Autre chef-d'œuvre. Elle est éclairée à *giorno* en l'honneur de M. de Lesseps. Je ne connais pas de plafond peint comparable à celui-ci. Je le préfère, non pour les figures, mais comme ordonnance, à celui de la Farnésine. Ces scènes mythologiques vous donnent l'impression puissante du naturalisme païen. La joie sans mélange de la vie des dieux y déborde. C'est la fête de l'existence charnelle, mais les formes de la beauté idéale. Le plafond représente le triomphe de Bacchus et d'Ariane. Dans les parties moins élevées de la voûte on voit d'autres épisodes empruntés à Ovide. Carrache a consacré à ces fresques neuf années de sa vie.

M. de Lesseps, que je n'ai pas vu depuis le jour où, à Ismaïla il présidait à l'ouverture du canal de Suez, a conservé une inaltérable jeunesse. On lui donnerait cinquante ans à peine, et il en a plus de soixante-dix. Il est l'image de la volonté intelligente. On ne s'étonne pas qu'il ait refait la surface du globe et transformé toute l'Afrique en une île. Il veut opérer un autre miracle. Il revient des côtes de la Russie. Ayant adopté l'idée de transformer les chotts de l'Algérie en une mer centrale, il est allé vérifier les nivellements et il croit à l'exécution du projet; trente millions suffiraient. Il expose avec une entraînant éloquence les avantages de l'entreprise. Qui pourrait ne pas être convaincu? Il part le lendemain de Civita-Vecchia sur la frégate que le gouvernement français a mise à sa disposition. M<sup>me</sup> de Lesseps se plaint de cet excès d'honneur. Comme elle souffre du mal de mer, elle préférerait l'humble wagon. L'éclat profond de ses yeux presque démesurés, la blancheur éblouissante de sa carnation, les pierreries qui étincellent sur sa robe aux reflets d'or en font comme l'apparition de l'impératrice des Indes. Elle paraît toute jeune et cependant elle a, me dit-on, six enfants. En regardant M. et M<sup>me</sup> de Lesseps, on ne rougit pas trop de notre espèce.

— En allant le samedi aux réceptions de M. Minghetti, on comprend ce que c'était autrefois qu'un salon. Il faut la réu-

nion de la fleur exquise de toutes les supériorités politiques, scientifiques, artistiques et aristocratiques, et en outre, une maîtresse de maison qui sache tirer parti de ces éléments, en ménageant la rencontre des gens qui causeront, en soulevant à propos un sujet, en ne laissant personne isolé ou ennuyé. C'est ce que M<sup>me</sup> Minghetti fait dans la perfection, parce qu'elle s'oublie constamment elle-même.

Dans les grandes capitales, à Paris ou à Londres, les vrais « salons » sont très-rares. La vie de tous est trop encombrée. Je me souviens encore du salon de Savigny, le grand jurisconsulte et l'éminent ministre. On y rencontrait tous les soirs sa belle-sœur Bettina d'Arnim, *das Kind* de la correspondance de Goethe. Elle avait alors soixante-quatre ans et une chevelure de Méduse, mais son esprit était toujours étincelant, et elle avait deux filles charmantes qui présidaient aux réceptions de leur oncle. On y trouvait souvent Humboldt, un des Grimm, Vanhagen, M. Nothomb, le prince Waldémar de Prusse qui revenait de l'Himalaya, et M<sup>me</sup> Sontag, la comtesse Rossi qui était la grâce même. Le ton général était sérieux, mais l'intérêt extrême.

Le salon de M<sup>me</sup> Minghetti est digne de ses hôtes. Grâce à ses vastes proportions, à l'élévation de l'étage avec deux rangées de fenêtres superposées, au plafond à caissons profonds du xvi<sup>e</sup> siècle, il a conservé la noblesse des anciens palais de Rome. Mais les vives couleurs des étoffes choisies et la multitude des objets d'art font penser à la fois à un musée et à un atelier. Sur la haute cheminée en pierre sculptée est posé un paon dont la queue est un phénomène. C'est le plus beau qu'ait pu se procurer Victor-Emmanuel pour l'offrir à donna Laura. Des bahuts, des scribans, des crédences de la renaissance italienne divisent l'immense salle en une série de retraites, où s'incrument des sofas et des fauteuils pour recevoir les causeurs. Sur les murs des terres cuites de Lucca della Robbia et quelques bons tableaux, entre autres un Sodoma, ce qui est une rareté. Nul apparat dans la réception. Les domestiques n'entrent que pour servir le thé. Ils placent sur une table du vin, de l'eau et quelques bonbons secs, et

chacun se sert à sa guise. On arrive dès neuf heures et l'on se retire à minuit, souvent pour aller ailleurs. Tout se fait tard à Rome. Souvent, vers la fin de la soirée, le ministre d'Allemagne M. de Keudell, se met au piano. Il joue comme un artiste et sa mémoire musicale est comparable à celle de Bulow. Il exécute absolument tout ce qu'on lui demande en fait de musique classique. Les représentants les plus éminents de la droite se réunissent volontiers chez Minghetti, leur chef naturel à Rome. C'est le fond permanent : viennent ensuite ce qu'il y a de plus éclairé parmi l'aristocratie romaine ralliée, des professeurs de l'université, des collègues des Lincei, des peintres, des sculpteurs et la plupart des hommes éminents qui passent par Rome. Peu de femmes, le samedi ; parmi les fidèles, l'une des femmes les plus distinguées de l'Italie, la nièce de Cavour, la marquise Alfieri et sa fille qui a épousé récemment Visconti-Venosta.

— Déjeuner chez Minghetti avec Strossmayer, évêque de Diakovar, en Croatie, le grand apôtre des Slaves. A l'époque où je parcourais les pays slaves méridionaux de l'Autriche, dans toutes les auberges, jusque dans les endroits les plus reculés, on voyait le portrait de Strossmayer. Nul homme n'est plus populaire là-bas. Son nom est vénéré par tous, jusque dans la plus humble cabane, dans toute la région du Danube. On se rappelle qu'au Concile où fut proclamé l'infaillibilité, il résista avec une admirable éloquence et un courage sans égal. Il ne s'est pas encore soumis. Il est venu à Rome pour s'entendre avec le pape sur l'organisation ecclésiastique des districts catholiques de la Bosnie. Il salue M<sup>me</sup> Minghetti avec un mélange charmant de respect et d'affection. Il ne porte pas la soutane. Il est vêtu d'une longue redingote noire ; au lieu de rabat un haut col et des culottes. En Croatie, les prêtres portent la botte hongroise. Sa figure rappelle celle des saints de Fra Angelico. Maigre, ascétique ; des cheveux cendrés, rares, relevés entourent sa tête comme d'une auréole. Ses yeux sont admirables, clairs, lumineux, inspirés. Une flamme à la fois vive et douce en jaillit ; reflet d'une grande intelligence et d'un grand cœur. M. Minghetti

avait fait lire à Strossmayer un article que j'avais publié récemment dans le *Fortnightly Review* et où je démontrais la nécessité pour l'Autriche d'annexer la Bosnie et de prendre franchement en main la cause des populations slaves. Il me prend les deux mains : Je vous remercie, mon ami, me dit-il, vous avez parlé pour la justice. En Autriche et même en Europe on n'aime pas les Slaves ; on craint la Russie. On ne voit pas qu'en voulant arrêter les progrès de l'élément slave, on donne des armes à la Russie. Oh ! l'aveuglement est vraiment trop grand, surtout en Angleterre. Il y a en Europe des peuples déshérités et des classes déshéritées ; d'un côté, la question des nationalités et partout la question sociale. Nous devons de toutes nos forces travailler à relever les humbles ; voilà le vrai christianisme. Nous sommes tous frères. Il faut que la fraternité devienne un fait, non un vain mot. — Il parle ainsi avec la plus pénétrante éloquence, tantôt en français, tantôt en latin. Nul en Europe ne se sert comme lui du latin. On se rappellera qu'il a émerveillé les pères du Concile.

Pendant le déjeuner, il nous explique que la Bosnie sera bientôt toute dévouée à l'Autriche si on comprend les besoins de ses populations.

Il faut accorder des droits égaux à tous sans distinction de cultes. Grecs, musulmans ou catholiques de religion, tous sont Slaves, tous parlent la même langue ; donc la fusion est facile. Qu'on écoute leurs vœux, et surtout qu'on les gouverne par des employés slaves. Malheureusement, pour se concilier les Hongrois, on va y envoyer des Magyares ; faute énorme. Les Magyares d'instinct sont hostiles aux Slaves. Ou il ne faut pas annexer la Bosnie ou il faut la satisfaire ; sinon, avant peu les Bosniaques regretteront les Turcs, et au lieu que la Bosnie devienne pour l'Autriche une force, elle sera une nouvelle cause de faiblesse et de division. — Je rappelle tout ce que Strossmayer a fait pour les Croates et les Serbes : le réveil de la littérature encouragé, une université slave fondée à Agram, l'histoire nationale approfondie, la fraternité des Serbes et des Croates de Belgrade et d'Agram établie, entre-

tenue par l'apôtre de la nationalité, malgré la différence des cultes.

Voilà, répond Strossmayer, ce qu'il faut faire maintenant pour la Bosnie. C'est à cela que je dévouerai le reste de ma vie. Les journaux de Pesth et de Vienne disent que je suis l'ennemi de l'Autriche, parce que je veux relever mes pauvres Slaves. Quelle calomnie ! Pour notre chère Autriche je donnerais ma vie à l'instant. Vous avez eu bien raison de dire que l'Europe doit soutenir l'Autriche. Mais le moment est critique et décisif. Si l'Autriche se refuse à remplir la mission qui lui a été dévolue par la Providence, elle est perdue. Il faut qu'elle soit l'amie des Slaves, sinon le panslavisme russe la dévorera. Les Hongrois sont une race admirable. Ils ont l'esprit politique, une constance héroïque dans la défense de leurs droits ; ce sont eux qui gouvernent l'immense empire austro-hongrois ; mais ils sont aveuglés par leur haine des Slaves. Ils veulent nous magyariser. C'est absolument impossible. S'ils ne consentent pas à admettre l'égalité des races, ils seront noyés dans l'océan slave. Oh ! que le rôle de l'Autriche serait grand si elle pouvait le comprendre. L'empereur l'a compris, mais partout autour de lui, que d'aveugles résistances ! Et cependant le moment est venu. C'est dans ces années-ci que se décidera l'avenir de l'Autriche.

Nous étions tous remués par cette parole merveilleusement éloquente et si profondément convaincue. C'est la première fois que je rencontre un véritable apôtre. Dans notre Occident, trop de questions diverses nous absorbent. C'est dans les pays primitifs comme dans les temps anciens qu'on trouve l'homme d'une seule idée ; cela donne une force unique dont on n'a point l'idée. M. Minghetti, qui a vu de près tous les hommes éminents de notre temps, confirme cette impression. Deux personnalités, dit-il, lui ont paru d'une autre trempe que les plus distingués même parmi nos contemporains ; ce sont M de Bismarck et Strossmayer. En écoutant l'évêque de Diakovar, je pensais parfois à Gladstone. Chez Gladstone aussi, il y a la haute éloquence, la

conviction profonde, l'amour de la justice ; mais, comme les autres occidentaux, il s'occupe d'un grand nombre de questions et ainsi sa force s'éparpille. Il n'a pas d'ailleurs une race à relever, un peuple à créer.

— Je vois assez souvent M. Ribetti, pasteur de l'Église protestante vaudoise. Il fait le service dans une chapelle très-convenable, *via delle Vergine*.

L'assistance est nombreuse et le pasteur éloquent. L'Italien de l'Évangile se rapproche tant du latin qu'on croirait entendre cette langue. La simplicité du culte vous transporte aussi à l'époque des catacombes. Le troupeau se compose presque entièrement de convertis qui, en général, sont de la classe aisée. Les gens du peuple restent attachés aux pratiques catholiques ou bien deviennent complètement indifférents, parfois même très-hostiles au catholicisme. Mais dans la bourgeoisie il y a des familles qui, d'une part, veulent un culte et qui, d'autre part, comprennent qu'il est impossible de rester dans une Église qui condamne la liberté et qui veut détruire l'Italie pour rétablir le pouvoir temporel du pape. Comment des patriotes éclairés ne comprennent-ils pas que la meilleure réponse à faire au pape est celle-ci : Vous voulez au nom du catholicisme nous asservir et anéantir l'unité italienne ! Eh bien, nous abandonnons définitivement un culte dont le chef est l'ennemi déclaré de l'Italie.

Il est impossible d'être à la fois en Italie bon patriote et bon catholique. Car, si on est bon catholique, on doit vouloir le morcellement de la patrie. Je suis en relation avec deux écrivains distingués qui s'efforcent de faire comprendre cette vérité, le professeur Sbarbaro, l'ami et l'admirateur de Laurent, et le marquis Carlo Guerrieri-Gonzaga, qui a traduit en italien l'étude que j'ai publiée ici même, *De l'influence du catholicisme et du protestantisme sur la liberté et la prospérité des peuples*. Ce petit écrit a été traduit en onze langues différentes, ce qui semble prouver qu'il répond à certain courant des idées dans la plupart des pays civilisés.

Les Vaudois sont les apôtres de la Réforme en Italie. Ils

parlent italien, et étant Piémontais, ils ne sont pas considérés comme étrangers, ce qui leur assure un plus facile accueil. L'existence des Vaudois est un vrai miracle. Leur histoire a été admirablement racontée par Hudry-Menos, dans la *Revue des Deux Mondes* (1867-1868-1869). Ce petit peuple « l'Israël des Alpes », qui ne compte que 300,000 âmes, s'est conservé dans les vallées du Piémont, sur le versant italien du mont Viso, malgré toutes les persécutions. Ils étaient réformés bien longtemps avant la Réforme. Sont-ce des chrétiens primitifs ou un reste des Albigeois, on l'ignore. Après la révocation de l'édit de Nantes, Louis XIV et le duc de Savoie se liguèrent pour exterminer les Vaudois. Rien de plus atroce que cette croisade. Les soldats brûlaient et égorgaient sans pitié. Le chef de l'Église, *qui abhorret a sanguine*, le pape fit célébrer des *te Deum* à Rome, et félicita le duc de Savoie d'avoir purifié la terre italienne de l'hérésie. Ce qui restait des infortunés Vaudois, cinq mille personnes en tout, trouva un asile en Suisse. Trois ans, après en 1689, les exilés voulurent reconquérir leur patrie, et en effet, en traversant les montagnes et en livrant une série de combats, ils regagnent leurs vallées et parvinrent à s'y défendre avec une vaillance et une constance inouïes. C'est une prodigieuse épopée et le prix de la lutte est la liberté de conscience. Le duc de Savoie la leur accorda par l'édit du 23 mai 1694. Le pape, dans une bulle du 15 août suivant, déclara cet édit nul et défendit, sous peine d'excommunication, de l'observer. Chaque fois que la tolérance met un terme aux persécutions, le pape réclame et condamne. Il veut que l'on continue à égorger, et il se prétend le successeur du doux maître de Nazareth. Quand le statut italien eut proclamé la liberté des cultes, les Vaudois reprirent leur œuvre de propagande. Des évangélistes allèrent de ville en ville, et ainsi ils sont parvenus à fonder de petites églises dans tous les centres importants. Aujourd'hui, ils ont 56 églises et 24 stations missionnaires. Ils comprennent parfaitement que ce n'est que par l'enseignement qu'ils feront des conquêtes ; aussi ouvrent-ils le plus d'écoles possible. Ces écoles, que j'ai visitées, sont

parfaitement dirigées sur le modèle de celles des États-Unis.

Ils ont fondé même une école normale, une école de théologie, une école latine, une école industrielle et une école supérieure pour jeunes filles.

Ils ont 253 écoles élémentaires avec 6,462 élèves, outre 163 écoles du dimanche avec 4,365 élèves. Le nombre des communians est d'environ 15,000, et le nombre des adhérents bien plus considérable. A côté des Vaudois d'autres groupes protestants se sont établis ; l'église libre des Frères qui se rapproche des Quakers, et qui a attiré quelques personnes en vue, comme le comte Guicciardini, de Magrini, Solaini ; l'église libre italienne qui se rattache à l'Écosse ; l'église méthodiste wesleyenne et épiscopale ; l'Église baptiste et un grand nombre d'églises réformées pour les étrangers. Ces différents groupes poursuivent leur œuvre de propagande avec un grand dévouement et elles recrutent des adhérents jusqu'à l'ombre du Vatican, ce qui arrachait récemment un cri d'indignation à Léon XIII.

— Tout le monde me parle des énormes impôts qui pèsent sur la propriété foncière. Ils s'élèvent à 30, à 40, parfois à 50 p. c. du revenu. Et comme on n'a pas encore pu établir de peréquation cadastrale entre les différentes parties de l'Italie, il en résulte une grande inégalité dans les charges. L'ancien royaume de Naples et la Sicile payent beaucoup moins que le nord de la Péninsule. Si on voulait appliquer au Midi la même base de perception que dans le Nord, il en résulterait un mécontentement extrême qu'il faut avant tout éviter. La satisfaction de ceux que l'on soulagerait ne compenserait pas l'irritation de ceux qu'on imposerait davantage. Le capital correspondant à l'impôt n'a pas été payé par le propriétaire actuel ; car il a diminué son prix d'achat en proportion. Lui remettre une partie de l'impôt, c'est donc lui faire un cadeau. Il faut se garder de remanier trop légèrement l'impôt foncier. Il conviendrait cependant de le réduire là où il dépasse certainement les ressources des contribuables ; or ce doit être assez fréquemment le cas en Italie.

Le nombre des propriétés qui sont occupées par l'État à défaut de paiement de l'impôt est vraiment effrayant. Voici quelques chiffres. En 1876, 6,614 propriétés étaient expropriées par le fisc pour le recouvrement de 936,774 fr. d'impôt, et en 1877, 6,644 propriétés pour 662,722. Le fisc dévore la petite propriété trop obérée. De 1873 à 1878, 26,000 petits propriétaires ont perdu leur avoir. C'est là un fait grave. Il révèle un vrai danger. Que de misères, que d'irritation contre l'ordre social doit engendrer l'impôt porté à ce point ! Comment ces gens ruinés par l'État ne deviendraient-ils pas les ennemis de l'ordre social ? Il est temps de chercher un remède et il ne peut se trouver que dans l'économie des dépenses. Je ne crois pas que sous ce rapport on fasse tout ce qui est possible. La Chambre se laisse aller trop facilement à voter des dépenses nouvelles.

ÉMILE DE LAVELEYE.